

La vérité toute nue? *The People vs. Larry Flynt*

Jean-Philippe Gravel

Volume 16, Number 1, Spring 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/851ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (1997). Review of [La vérité toute nue? / *The People vs. Larry Flynt*]. *Ciné-Bulles*, 16(1), 37–37.

La vérité toute nue?

par Jean-Philippe Gravel

Le film s'ouvre sur un décor misérable du Mississippi, celui où Larry Flynt a passé son enfance: le jeune Larry, de retour à son taudis familial après avoir vendu à un voisin du whisky de sa fabrication, trouve dans sa réserve son père ivre mort. Il lui fracasse une cruche sur la tête. À son ami qui, l'accompagnant, lui fait remarquer qu'il y va peut-être trop fort, le jeune Flynt répond quelque chose de ce genre: «Pas du tout! J'essaie seulement de gagner ma vie honnêtement et il me boit tous mes revenus!!!»

Cette scène-là ne manque pas de poser sa griffe sur la suite du compte rendu des multiples démêlés qui opposèrent la justice américaine à Larry Flynt (qu'on pourrait considérer comme un magnat de la presse pornographique, avec ses innombrables publications dont la première est *Hustler*, célèbre *Playboy* bas de gamme). Le film nous le présente somme toute comme un citoyen exemplaire (du moins à certains niveaux), pourchassé par les esprits parfois corrompus d'une droite bien-pensante.

Citoyen exemplaire? Larry Flynt (Woody Harrelson) dissipe les rumeurs voulant qu'il ait fricoté avec le crime organisé pour fonder son empire, refuse qu'on accepte dans son bar des danseuses mineures, bref, tente de rester en bons termes avec la loi. De même, lorsqu'un attentat contre lui l'aura paralysé pour la fin de ses jours, il ne prendra de l'héroïne que pour calmer sa douleur et en cessera la consommation une fois celle-ci soignée par une opération-miracle, tandis que sa femme, Althea Leasure (incarnée de façon convaincante par Courtney Love) y succombera davantage pour ses délices. Elle n'en survivra pas.

Cela n'empêche pas l'homme de commettre de nombreuses fautes de goût, comme représenter, en page couverture d'un de ses magazines, un corps féminin fiché dans un hachoir à viande, d'où sort à son extrémité rien d'autre que du steak haché: une idée qui a pourtant fait son chemin, puisqu'Alan Parker en reprendra l'illustration dans son *Pink Floyd, The*

Wall et que personne ne s'étonnerait de retrouver un jour une telle illustration sur une affiche publicitaire de Benetton.

Dans l'interminable suite de procès qui jalonnent le parcours de ce citoyen 100 p. 100 américain, on ne cesse de penser à la scène qui résume son enfance. À savoir que, naturellement, Larry Flynt est richissime mais n'en profite pas longtemps: il a beau être responsable de la distribution du produit frelaté de ses publications, ce sont encore les autres qui le consomment, quitte à ce que les représentants de la loi, hérissés, se liguent contre lui.

C'est ici qu'entre en scène la figure de l'avocat de Flynt, frais émoulu des écoles de droit, qui vient revendiquer du mieux qu'il peut les conséquences du premier amendement de la constitution américaine, à savoir que chacun peut bien lire ce qu'il veut — si seulement (et c'est là sous-entendu) il assume d'en payer le prix. Ainsi dit-il en substance: inutile d'apprécier les productions de Flynt pour savoir qu'il a parfaitement le droit de les faire circuler. «Moi-même je n'aime pas ce qu'il publie!»

C'est d'ailleurs le parti pris qu'affiche Milos Forman en refusant de montrer explicitement le contenu des dites revues ou de s'attarder aux mœurs libertaires (et c'est peu dire) de son sujet. Mais où se trouve la griffe de ce cinéaste que l'on aurait bien aimé voir avec quelque chose de plus acidulé sous le bras, surtout après une aussi longue absence? Devant le recul évident de celui-ci face à la noirceur latente de son sujet, on en vient à regretter cette racine tchèque qui était encore visible dans l'irrévérence d'*Amadeus*. On en trouve seulement un certain reflet durant ces scènes de procès où un Larry Flynt au bord de la paranoïa envoie paître ouvertement ses honorables juges, allant ainsi à l'encontre des efforts polis de son valeureux avocat qui cherche, avec les mots justes, à défendre sa cause.

Si vous n'aimez pas les propos de Larry, du moins pouvez-vous prêter l'oreille à ceux d'un professionnel qualifié, engagé pour faire entendre, avec les inflexions qu'il faut, la voix du droit individuel. S'il y a une leçon que l'on peut retenir, à rebours, de ce traité sur la liberté d'expression racontée aux enfants (qui nous arrive en une période où la droite gagne dangereusement du terrain chez nos voisins du sud, anticipant une montée dont on observe déjà les effets ici), c'est bien qu'en dépit des apparences la revendication du droit demeure, d'abord et avant tout, une affaire de stratégie discursive. ■



Woody Harrelson dans *The People vs. Larry Flynt*

The People vs. Larry Flynt

35 mm / coul. / 130 min / 1997 / fict. / États-Unis

Réal.: Milos Forman
Scén.: Scott Alexander et Larry Karaszewski
Image: Philippe Rousselot
Mus.: Thomas Newman
Mont.: Christopher Tellefsen
Prod.: Oliver Stone, Janet Yang et Michael Hausman
Dist.: Columbia
Int.: Woody Harrelson, Courtney Love, Edward Norton, Brett Harrelson, Donna Hanover, James Cromwell